

Notre maison prospérait depuis plus d'un siècle à Macao. Mon père en la recevant comme héritage l'agrandit encore; et par les soins intelligents de la femme, bonne, économe et dévouée qu'il épousa, il parvint à en faire le meilleur établissement dans ce genre particulier d'industrie.

Mais si cette industrie rapporte, ainsi que je viens de le dire, d'assez beaux bénéfices, en revanche elle est difficile, périlleuse et souvent meurtrière, comme je n'ai eu que trop l'occasion de l'éprouver. Elle s'exerce à des conditions que beaucoup de personnes ignorent. Il ne suffit pas uniquement d'acheter à bon marché et de revendre avec avantage dans le commerce des animaux. Il faut se procurer vivants ceux avec lesquels on veut opérer de bonnes ventes. De là l'indispensable nécessité d'être à la fois marchand et chasseur, ou plutôt d'être chasseur avant d'être marchand.

Mon père allait donc lui-même à la chasse des animaux dont s'alimentait son commerce, commerce laborieux que j'appris à mon tour en l'accompagnant tantôt sur les côtes de la Chine, tantôt dans les jungles de l'île de Hai-nau, si riche en bêtes fauves, tantôt jusqu'au Japon, malgré les obstacles et les périls d'une navigation bravement entreprise sur des barques mal construites, malgré les pirates malais véritables requins qui engoutissent tout ce qu'ils trouvent sur leur passage; malgré les supplices qui attendent ceux que les Chinois et les Japonais surprennent sur leur territoire inviolable.

Mon père rapportait de ces expéditions lointaines, et j'en rapportai plus tard avec lui, des panthères, des tigres, des boas, des léopards, et surtout d'innombrables espèces de singes. Ce fut dans l'une de nos dernières chasses sur les bords de l'île Formoso, que mon père, assailli par un jeune tigre qu'il était sur le point d'envelopper d'un filet, afin de s'en emparer tout vivant, eut la moitié de l'épaule et une partie de la cuisse emportées d'un coup de griffe. J'eus le bonheur de le défendre, de l'arracher à la rage de l'animal furieux; mais si j'eus aussi la satisfaction de le ramener à Macao, je n'eus pas la joie de le sauver. Mal soigné par les médecins du pays, il languit deux ans de ses blessures, qu'on ne sut pas cicatriser. Il mourut dans d'atroces souffrances. En rendant le dernier soupir entre mes bras, il m'engagea à ne pas continuer son industrie. Je le promis; mais comme il ne m'avait laissé que celle-là pour vivre et faire vivre ma mère, comme, à franchement parler, je ne me sentais du goût pour aucune autre profession, j'eus le regret de ne pas tenir ma promesse. L'histoire qu'on va lire dira si je dois m'en applaudir.

Je repris donc la maison de mon père, et je redoublai aussitôt d'activité, afin de prouver à la riche clientèle acquise par sa bonne et loyale gestion combien j'étais disposé à la continuer honorablement. J'augmentai mes espèces d'animaux rares, j'envoyai au loin des voyageurs aguerris chargés de m'en rapporter d'in-

connus aux latitudes des Indes. Sachant, par expérience, que le luxe éblouit les yeux et attire par conséquent l'attention des acheteurs, je rajournis la physionomie de mon bazar. Le bronze et la dorure relevèrent la simplicité jusqu'à un peu trop nue de mes cages. Une propreté anglaise régna dans toutes les parties de l'établissement, que j'éclairai au gaz, nouveauté étourdissante pour Macao.

Ici je dois signaler un trait particulier de mon caractère.

À mon début dans la profession d'oiselier, j'aimais beaucoup les animaux, d'abord par un effet de mon organisation bienveillante, ensuite comme un résultat naturel des études suivies que j'avais été appelé à faire sur leurs formes, leur expression, leurs mouvements, leurs habitudes, leurs mœurs, leurs instincts, leurs passions, leur intelligence, leurs sympathies et leurs antipathies, leurs caprices, leurs maladies, leur affinité plus ou moins prononcée avec l'homme, et mille autres attributs essentiellement propres à leur nature, qui est peut-être encore plus obscure et plus mystérieuse que la nôtre.

*A Continuer.*

## LE CRAPAUD,

MONTREAL, 17 AOUT 1878.

AVIS.

Nos agents de l'extérieur sont priés de vouloir bien faire un règlement de compte toutes les semaines, s'ils ne veulent éprouver de retard dans l'envoi du journal.

La Situation. } Le Peuple commença à s'agiter, partout, à la ville comme à la campagne, la politique fait le sujet de toutes les conversations, et les prochaines élections empêchent bien des citoyens de dormir, surtout ceux qui doivent se représenter devant les électeurs. Le ((Crapaud)) ne peut rester indifférent en face de ce mouvement de l'opinion publique, et, sans esprit de parti, c'est-à-dire avec indépendance, il tient à émettre son modeste avis. Il poussera des vœux de joie s'il peut, de quelque manière que ce soit, être utile à ses concitoyens.

D'après les renseignements qui nous arrivent de toutes parts, les candidats sont déjà sur les rangs, ils se préparent gravement à la lutte. Ces athlètes parlementaires essaient de soulever, en leur faveur, les bonnes grâces des électeurs. Aussi, avec quelle affabilité ils accostent M. un tel ou M. chiose; avec quelle sympathique énergie ils serrent la main de ce bon habitant à qui ils font mille promesses. Que de saluts, que de courbettes obéissantes; il faut, en vérité, avoir l'épine dorsale bien souple pour faire un



MINERVE.

Du temps que son papa Jupiter tenait la grande maison de l'Olympe. Elle était jeune et belle; de plus, déesse de la guerre.

pareil métier, surtout, lorsque le succès est incertain.

Mais, hélas! lorsque ces Messieurs sont arrivés au but, lorsqu'ils sont en possession de leur mandat, adieu poignées de mains, sourires gracieux, affabilité; les promesses faites deviennent lettres mortes et le Peuple retombe de Charybde en Scylla.

Il est donc nécessaire, avant d'accorder sa confiance à un candidat, de le bien connaître et savoir s'il est homme à tenir fidèlement ses engagements. Que ceux qui promettent des économies, ce dont nous avons le plus grand besoin, ne nous fassent pas faire des économies de bouts de chandelles. Il y en a beaucoup à opérer et des meilleures.

Ne pourrait-on, par exemple, diminuer un peu le traitement du Gouverneur? c'est une question bien délicate, je le sais. Nos voisins des Etats-Unis donnent au premier magistrat de leur République, \$ 25.000 par année et, cependant, ce pays est dix fois plus important que le nôtre. Le Gouverneur du Canada touche, annuellement, près de \$ 100.000, somme qui se décompose ainsi: \$ 50.000 de traitement fixe et 31 \$ 40.000 de frais de représentation et de voyages.

Bien certainement il y a là quelque chose à faire, d'autant plus que les Gouverneurs que la Grande Bretagne nous envoie, jouissent tous de fortunes plus ou moins considérables. Les Ministres et les Membres de la chambre, s'ils étaient raisonnables, se contenteraient bien de la moitié du traitement qui leur est alloué. Les Juges de la cour suprême verraient, probablement sans déplaisir, diminuer un peu leurs gros émoluments. Enfin les Sénateurs seraient probablement fort heureux si on les renvoyait dans la vie privée où leur patriotisme serait plus utile que sur les bancs du sénat. Ils savent bien, car ce sont des hommes de bon sens, ils savent bien, dis-je, que c'est une anomalie orrante, que ce mandat à vie qui a pour but de gouverner un peuple libre qui peut faire ses affaires lui-même, puisqu'il a ses représentants directs et élus par lui.

Combien d'autres économies peut-on réaliser encore?.....c'est par centaines qu'elles se comptent.

À l'œuvre donc, Electeurs, choisissez dans tous les partis des hommes probes, honnêtes, capables et loyaux. Notre cher Canada n'en manque pas. Faites des choix conscieucieux, c'est le seul moyen de re-